

7 janvier 2022

2

***Le jardin au rossignol***

Poème d'Alexandre Blok (1915)

Traduction de Georges Nivat

Je casse le rocher schisteux  
Quand la mer met à nu la vase.  
Et mon âne épuisé trimbale,  
Sur son dos moelleux, les lames.

Jusqu'au train nous les charrions,  
Les empilons, et derechef,  
Ses pattes velues à la mer  
Nous emmènent sur un cri bref.

Il brait, il brait, à son de trompe,  
Gai, et délivré de son faix.  
Sur le chemin, voici l'immense  
Jardin ombreux, frais, et enclos.

Le haut interminable mur  
Laisse pendre ses roses en trop.  
Jamais rossignol ici ne se tait,  
Ni le murmure des ruisseaux.

Le cri de l'âne à chaque fois  
Devant le portail retentit.  
Derrière, on entend rire à peine,  
Puis une voix s'éloigne et chante.

Angoissé, je tends mon oreille,  
Et, pressant l'âne, je regarde  
Une brume bleue qui retombe  
Sur le brûlant roc du rivage

Le jour ardent s'éteint sans traces.  
Et la nuit aux buissons s'infiltrer.  
L'âne étonné, pauvre, me dit :  
« Maître, aurais-tu changé d'avis ? »

Suis-je fou, dans cette fournaise?  
Dans ce noir un rêve m'égare ?  
Comme une obsession, je devine –  
Une autre vie, mienne - pas mienne.

Dans mon étroite hutte, quoi donc  
Attends-je, hagard et dépouillé ?  
Sans répit, l'inconnu refrain  
Du mystérieux jardin me ronge.

Point n'atteignent les maléfices,  
Le jardin clos et ses hauts murs.  
Dans l'ombre bleue, derrière la grille,  
Une blanche robe à peine vient de passer.

Chaque soir, au couchant brumeux,  
En longeant le puissant portail,  
Je la sens, légère, qui m'attire,  
J'entends l'appel d'un chant, d'une danse.

Chants et danses vibrent en moi,  
Je sens quelque chose oublié.  
Je tâte et chéris mon angoisse,  
J'aime l'enceinte inaccessible.

L'âne épuisé reprend son souffle,  
Le pic gît sous le rocher et le sable,  
Le maître amoureux vagabonde  
Au chaud brumeux de cette nuit.

Le pierreux chemin familial,  
Encor plus mystérieux ce jour,  
Toujours mène au mur ténébreux,  
Dans la nuit bleue s'évanouit.

L'angoisse point, plus implacable,  
Les heures aux heures s'enfuient.  
Le barbelé de roses aujourd'hui  
Succombe au poids de la rosée.

Sera-ce Éden ou Châtiment  
Si je m'écarte du chemin ?  
Au portail du jardin secret,  
Peut-on cogner ? peut-on entrer ?

Déjà, comme est loin le passé !  
La main a oublié l'ouvrage.  
Mais le cœur sait : au jardin clos  
Je serai un hôte attendu.

Il ne se trompait pas, mon cœur,  
Pas si terrible était l'enceinte...  
Nul besoin de cogner ; elle a ouvert  
Le hauts vantaux inaccessibles.

Dans les lys et les allées fraîches,  
Les ruisseaux chantent leur refrain,

Mille chants doux m'ont étourdi,  
Les rossignols - mon âme ont pris.

Un inconnu bonheur m'a pris  
Dans sa nouvelle et douce étreinte, .  
Et tombaient en tintant les bracelets,  
Plus fort qu'en mon gringalet rêve.

Saoulé d'un vin aux reflets d'or,  
Embrassé par l'or de sa flamme,  
J'oubliai mon chemin de pierre,  
Et mon pauvre mien camarade.

Qu'il me protège du chagrin  
Ce mur enceint de mille roses !  
Ton chant, rossignol, ne saurait  
Étouffer la mer, et son lourd ressac.

L'angoisse infiltrée dans ton chant  
Jusqu'à moi vient dans le vacarme.  
Soudain, j'aperçois : la grand-route,  
Et le pas las de mon pauvre âne.

Elle hume la canicule,  
Elle enroule sa main brûlante,  
Sans répit me dit, et me redit :  
« Que t'arrive-t-il, bienaimé ? »

Mais mon âme scrutant la brume,  
Et avide de ce bonheur  
Hélas, ne peut plus ignorer  
Le lointain bruit de la marée.

Je m'éveillai à l'aube grise  
 D'un jour, quel jour – je ne savais.  
 Dormant, souriant comme une enfant,  
 Elle a un rêve et c'est de moi.

Claire pénombre au petit jour,  
 Quelle passion sur cette face!  
 Mais aux coups sourds et réguliers  
 Je le sais, la mer a monté.

J'ai grand ouvert la croisée bleue,  
 Et je vois une apparition,  
 Par-delà clameur qui monte,  
 J'entends gémir un sourd appel !

Le cri de l'âne est long, sans fin,  
 Et sa plainte entre dans mon âme.  
 Sans bruit, j'ai tiré le rideau,  
 Pour te prolonger, ô mon rêve.

Pierre à pierre, je descends le mur,  
 Dérangeant le songe des roses,  
 Comme mains jaillies du jardin,  
 Leur épine agrippe ma cotte.

Ce chemin jamais n'était long,  
 Aujourd'hui caillouteux m'épuise  
 J'arrive au rivage désert :  
 Voici mon âne et ma maison.

Me suis-je perdu dans la brume ?  
 Suis-je victime d'un moqueur ?  
 Non, c'est bien le dessin des pierres,  
 Le maigre arbre et le roc sur l'eau.

Mais la maison ? Mon pied qui glisse  
 Heurte le pic abandonné,  
 Lourd et rouillé, sous le rocher,  
 Couvert de sable et tout humide.

Le brandissant d'un geste ancien,  
 (En rêve, en veille, je ne sais !)  
 Du pic rouillé, je frappe et cogne  
 Le bloc schisteux qui est au fond.

Et du trou où les poulpes gris  
 Ondulent dans la fente bleue,  
 Voici que sort, crapahutant  
 Un crabe - et s'accroupit au sable.

Je bouge un peu, il se relève,  
 Il ouvre grand ses larges pinces.  
 Mais à présent - un autre vient!  
 Baille la pince, et disparaît.

Du chemin si longtemps frayé  
 Là où ma hutte était dressée,  
 Descend un homme avec son pic,  
 Il pousse un âne, pas le mien.